

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 6 (1877)
Heft: 1

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1. Analyse littéraire (Cours supérieur).

Une *fable* est une action supposée, racontée dans le but de donner une instruction morale.

Une narration est l'exposé d'une action vraie qui se déroule dans un ordre successif.

1. Dites si ce morceau est une narration ou une fable ?

2. Pourquoi ?

La fable, comme la narration, se divise en trois parties :

a) L'exposition qui fait connaître le temps, le lieu, les circonstances, les personnages ;

b) Le nœud ou l'ensemble des faits secondaires ;

c) Le fait essentiel auquel se rattachent l'exposition et le nœud : on l'appelle dénouement.

3. Que comprend ici l'exposition ?

Les six premiers vers.

4. Que fait-elle connaître ?

Elle fait connaître : 1° le temps : Un jour... 2° le personnage : Le héron au long bec... 3° le lieu de la scène : Il côtoyait une rivière ; 4° les circonstances : Ma commère la carpe, etc...

5. Quels faits accessoires renferme le nœud ?

1° Le héron laisse les carpes et les brochets ; 2° il dédaigne les tan-ches ; 3° il méprise le goujon. Il comprend dix-neuf vers.

6. Citez le dénouement ?

Il fut tout heureux de rencontrer un limaçon.

7. Observez deux vers qui font image ?

Les deux premiers.

8. Quels passages révèlent la vanité du héron ?

Moi, des tanches ! moi, héron ! Et pour qui me prend-on ? C'est bien là le dîner d'un héron !

9. Quel sentiment éprouve-t-on en voyant le héron réduit à se contenter d'un limaçon ?

Un sentiment de satisfaction.

10. Résumez le texte en cinq ou six lignes en mettant les verbes au présent ?

Un héron cotoie une rivière : l'eau est claire, et laisse voir des brochets, des carpes. Par caprice et par gourmandise, l'oiseau les laisse passer ; il voit ensuite des tanches et des goujons qu'il dédaigne ; à la fin, il est obligé de se nourrir d'un limaçon. Il est donc prudent de ne pas être trop difficile.

Il y a inversion, lorsque, dans une proposition, on ne suit pas l'ordre grammatical : sujet, verbe, compléments direct, indirect, circonstanciel.

11. Signalez les principales inversions ?

(A suivre.)

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

29 octobre 1876. — Triste jour de vacances : pluie, vent, froid, solitude complète, pas une visite, pas même une lettre. Je me prends à regretter mes élèves, ces chers élèves que je congédiais pourtant avec tant de

plaisir, il y a quinze jours. Combien je suis changeant et versatile ! Hier, j'étais si heureux de me trouver seul, livré à moi-même, disposant de mon temps, comme il me semblait bon ; aujourd'hui, mon isolement me fait mal. L'ennui est à ma porte. Pour le chasser, récitons un *Souvenez-vous*, et feuilletons quelque livre de poésie. Oh ! les livres ! ce sont là des amis toujours disposés à vous parler et à vous distraire.

Voici une visite... un pauvre petit moineau tout mouillé par cette affreuse pluie. Il vient sans doute me demander l'aumône à la fenêtre. Je vais lui donner quelques miettes de pain.

Demain, si je parviens à dissiper les nuages qui assombrissent mon âme, je veux recueillir pour mon journal quelques souvenirs de la belle saison. C'est peut-être tout ce qui m'en restera.

30 octobre 1876 — La fuite rapide du temps est un lieu commun souvent exploité par les esprits inquiets et rêveurs. Il y a, en effet, dans sa course vertigineuse, de quoi faire réfléchir et frissonner les éphémères mortels. Les jours, les saisons, les années, passent comme un éclair, et emportent dans leur vol nos illusions, qui s'évanouissent comme un songe ou se dissipent comme un peu de fumée dans les airs... Hélas ! voilà encore un été de passé, et nous voici derechef jetés tout transis et grelottants au seuil d'un nouvel hiver. Avant d'entrer dans les allées sombres et glaciales qui s'ouvrent devant moi et d'en fermer la porte sur mes talons, je me retourne et jette un mélancolique regard de regret sur les parterres dans lesquels j'ai erré pendant la saison des fleurs et sur les paysages diversifiés que j'ai rencontrés sur ma route trop tôt parcourue à travers cet éden. Oh ! oui, que cette course fut courte ! Ma pensée en voit encore distinctement le point de départ, elle en suit le développement dans tous ses intéressants détails ; elle se plaît aux charmes de cette pérégrination, elle veut s'y arrêter quelques instants, elle veut les faire revivre dans les ardeurs de l'imagination pour en jouir encore par le souvenir, car, comme a dit le poète :

On s'attache au songe
Qui fuit de ses bras.

Je cède donc au vœu bien légitime de ma pensée, et la laisse jeter à son aise un coup d'œil retrospectif sur les beaux jours écoulés.....

Avec quel bonheur je salue dans mes rêveries le retour de la belle saison ! J'en suis attentivement la marche lentement progressive. Chemin faisant, la nature se dépouille de son écharpe et de son lourd manteau gris pour se vêtir de gazes légères, vertes ou azurées. La terre semble rajeunir, elle change insensiblement d'aspect. Elle fait l'effet d'une vieille bien ridée devenant par la baguette magique des fées belle jeune fille de vingt ans, et parée comme une fiancée au matin de ses noces. Tout est verdure, fleurs, chants et amours. Je prends ma part de cette scène de vie et de joie ; j'aspire avec délices le souffle de bonheur répandu dans l'atmosphère. Je souris à la pensée de pouvoir bientôt déposer pour quelque temps le joug de l'enseignement, et prendre, joyeux, libre, mes ébats dans les campagnes et diriger ma course vagabonde à travers bois, champs et prairies. Ce vœu se réalise enfin. J'oublie l'école et son règlement. Je saisis mon bâton noueux et accours au grand théâtre où la nature étale avec pompe ses richesses. Beaucoup ont déjà pris place à ce parterre spacieux. Différents personnages doivent successivement faire les frais de cette grande représentation. La scène, où mille acteurs jouent avec un admirable ensemble des rôles d'ailleurs bien différents est décorée avec goût et magnificence. L'exposition a tous les caractères d'un joyeux vaudeville, puis l'action continue avec entrain et gaieté.

C'est mai, qui folâtre et qui chante en tenant un bouquet de fleurs à sa main : c'est juin avec sa ceinture de guirlandes, qui sourit sous sa couronne tressée de roses. Mais hélas ! cette action se déroule dans un monde où, selon l'expression du poète, « les plus belles choses ont le pire destin. ».. A chaque nouvel acte les décorations perdent en fraîcheur et en parfum. De nouveaux personnages sont introduits sur la scène ; leurs physionomies ont quelque chose de sévère, leur maintien est grave, leur voix rude ; tout semble prendre un caractère dramatique en approchant du dénouement. C'est juillet dont la faux tranche impitoyablement les fleurs de la prairie ; c'est août qui fait tomber sous sa faucille les moissons qui ondoient comme une mer au souffle du vent du soir ; c'est septembre qui dépouille le pampre jaunissant et emplit jusqu'aux bords la large coupe qu'il tient à sa main ; enfin, c'est octobre, qui armé du poignard de Melpomène, fait irruption sur la scène. Il porte partout ses coups, il précipite la catastrophe et l'on n'entend plus qu'un long cri d'agonie... la toile tombe et voile ce tableau de deuil. Les spectateurs profondément émus évacuent les loges de l'amphithéâtre.

Le pâtre quitte son chalet aérien et descend dans le vallon ; le laboureur abandonne son sillon et rentre dans sa chaumière ; l'heureux du siècle, incommodé partout de sa paresseuse existence, déserte sa gracieuse villa et va demander aux cités d'autres agréments et d'autres plaisirs ; l'artiste s'arrache à regret de la cascade écumante ; pensif et soucieux, il descend le sentier tortueux de la colline et regagne son atelier ; et moi, qui observe, triste et rêveur, cette désertion générale, je quitte enfin le murmure du ruisseau et la sombre voûte des bois pour aller reprendre la fêrule pédagogique. Détourne maintenant ton regard, ô ma pensée ! et entre résolument dans ta nouvelle voie.

Me voilà donc confiné pour quelques mois entre les quatre murs d'une salle d'école. La transition est grande de l'air libre des champs à l'atmosphère insalubre de la classe ; j'ai quitté le vaste domaine des prairies et des bois pour l'étroit espace d'une salle d'école. Mais si petit que soit cet espace, il est pour mes facultés intellectuelles un empire dans lequel elles peuvent se mouvoir à l'aise ; elles y trouvent un vaste champ d'activité : les landes de l'intelligence humaine à défricher, à cultiver, à ensemençer pour les rendre à même de produire de bons et dignes fruits de vertus chrétiennes et de patriotisme, voilà ma tâche. Cette tâche est noble et le but à atteindre élevé ; cette pensée soutiendra mon courage dans ses moments de défaillance.

31 Octobre. — Ma classe n'est pas au complet ; bon nombre de places sont vides. J'espère qu'avec le commencement de novembre tous les retardataires arriveront enfin. Je n'ai encore pu recommencer à faire mes cours d'une manière suivie. J'erre pour le moment dans les voies déjà parcourues pour réparer les brèches que les vacances et l'oubli ont faites dans ces jeunes mémoires ; il y a de l'occupation pour quelques jours à ce travail de réparation et de recrépissage. Si le jardinier laisse écouler quelques jours sans aller visiter ses semis, lorsqu'il y retourne les mauvaises herbes menacent déjà d'étouffer ses jeunes plants ; l'intelligence des enfants est de même un champ où l'oubli étend rapidement ses rameaux, si l'éducateur ne veille constamment au développement du grain qu'il y dépose.

— J'ai consacré une partie de mes loisirs de la journée à l'étude du nouveau règlement sur les écoles primaires. Ce livre est précieux pour l'instituteur ; celui-ci ne le perdra jamais de vue ; il en fera son *vade-mecum*. Il sera à la base de l'organisation de son école et le code de son enseignement : c'est la boussole qui l'orientera dans sa classe. Je suis

enchanté qu'on ait ainsi tracé clairement à l'instituteur une voie dans laquelle il puisse marcher en toute confiance. La division de la classe en cours déterminés et la répartition réglementaire des matières à parcourir par cours et sections offre de grands avantages, que plusieurs cantons ont déjà su apprécier. Les instituteurs travailleront à la grande œuvre de l'instruction populaire avec plus d'ensemble, et leurs efforts réunis tendant au même but par les mêmes moyens ne peuvent manquer d'en élever le niveau ; cette unité dans l'enseignement facilitera aussi singulièrement la tâche de MM. les Inspecteurs.

— Octobre touche au terme de sa carrière ; il nous fait aujourd'hui ses adieux. Sa voix expirante attendrit mon âme ; j'assiste plein de tristesse à son agonie. Pour mieux me livrer à la méditation, au sortir de l'école, à l'heure où le jour est sur son déclin, je dirige mes pas dans les sentiers solitaires de la forêt voisine. Le ciel était couvert de nuages ; le vent du nord poussait rapidement devant lui leurs nombreuses cohortes. Dans la campagne, on entendait l'harmonieuse clarine des troupeaux qui, errants au flanc de la colline, disputaient aux frimas le dernier brin d'herbe de la prairie ; les arbres penchaient tristement vers la terre leurs rameaux décolorés ; ici ou là quelques rares oiseaux mornes et silencieux voltigeaient de buisson en buisson pour y chercher une maigre pâture. Dans la forêt, les cimes des grands sapins et des hêtres élancés s'agitaient comme l'onde au souffle du vent et rendaient de sinistres accords ; aux sons de cette étrange harmonie, se mêlaient les cris lugubres de quelques oiseaux de mauvais augure, qui d'une aile lente et lourde regagnaient leurs retraites pour y passer la nuit.

Tout ce qu'il y a de mélancolique et de mystérieux dans ces scènes de l'automne trouvait au fond de mon âme un écho sympathique, et y soulevait mille flots de poésie. Mon imagination délirante prenait un libre essor dans l'empire des vagues et sombres rêveries.

Mais ne nous laissons pas enivrer par ces effluves poétiques : toute ivresse amène aux divagations et parfois même à la folie. J'ai une autre poésie à cultiver, c'est celle des intelligences qui m'ont été confiées. Si je veux assurer à mon école une marche régulière et progressive, il faut que je me trace tout d'abord un programme, puis que je combine, que j'agence, que je coordonne un tableau complet de l'emploi du temps pour chaque cours. Voilà, certes, une besogne qui n'est pas aisée. Je vais y réfléchir et m'en occuper sans retard. Puissent les anges gardiens de mes élèves me suggérer toutes choses propres à l'avancement intellectuel et moral de mon école ; puissent-ils surtout souffler dans mon cœur un peu de leur affection pour ces enfants, car, mieux que jamais, je comprends que l'amour est la condition de tout dévouement et de tout succès.

CORRESPONDANCES.

I.

Jura bernois, ce 14 décembre 1876.

Monsieur le Rédacteur,

Votre excellent petit journal commence à être lu dans notre pays. Les rapports de bon voisinage qui existent depuis si longtemps entre le canton de Fribourg et le Jura, la conformité de langue et de religion et même, si l'on veut, la similitude de climat et de la principale profession des habitants des deux pays, l'agriculture, tout cela contribue à main-